

ENTRE
LES
FEUILLES

RECONNAISSANCE

Disparue en 2017, Anne Wiazemsky avait plusieurs fois porté les mots de Valère Novarina. Comédienne, réalisatrice et auteure (ajoutons pour détail biographique que Godard fut un temps son mari) elle signait *Canines* en 1993 (éditions Gallimard) où elle exposait le conflit d'une comédienne prise entre passion amoureuse et passion du théâtre. Elle y écrivait, en citant Heinrich von Kleist :

« - *Maintenant je descends en mon cœur comme dans le fond d'une mine et j'en retire - aussi froide que le métal - la pensée qui va m'anéantir. Ce métal, je le purifie au feu de la détresse - j'en fais un dur acier - je le trempe de part en part dans le venin du remords... »*

Le venin, ce petit mot latin de *venenum* qui dit l'herbe thérapeutique, magique, ou le filtre précieux, est donc aussi cette petite voix intime diabolique, alter ego qui nous attaque en de régulières morsures. En 2012, à l'occasion de la sortie de son roman biographique *Une année studieuse*, elle confiait avoir hésité à mettre en exergue une citation de Colette : « *Imagine-t-on à me lire que je fais mon portrait ? Patience, c'est seulement mon modèle* » (*La Naissance du jour*, 1928). Ainsi en est-il du jeu des ombres, jeu de la petite enfance qui consiste à faire correspondre une image au modèle de son ombre. Il débute par un geste simple : rebattre les cartes.

LE LANGAGE, CETTE CHAIR

« *Il est vrai que l'enfant qui inscrit les premières figures de son rapport au monde est un enfant qui dessine, qui joue avec les empreintes, les taches, les traits, qui choisit les registres colorés qui font advenir au visible ses plaisirs et ses peurs. C'est lui le spectateur naissant...* écrit la philosophe Marie José Mondzain dans son *Homo spectator* (Bayard, 2013) ajoutant : *La culture devrait se définir comme le rassemblement de tous les signes et de toutes les formes qui contribuent à faire naître un spectateur à la croisée des regards innombrables qui se partagent un monde aussi détestable que savoureux.* »

Ce qui relie le spectateur ou la spectatrice d'aujourd'hui à l'enfant qu'il ou elle a pu être : c'est ce geste premier, jouissif, qui consiste à inventer ses propres mots. Lorsqu'elle est vivante, comme sous la plume de Novarina, la langue donne le branle au texte (le met en mouvement) et cherche à déblayer ce qui l'enfouit. Mais ce que fait le mot, de donner forme à une image, le geste de peindre le fait également et les tableaux à lire ne manquent donc pas, tel *l'Orphée dépecé par les Ménades* de Félix Vallotton (huile sur toile, 1914, MAH) ou *l'Orphée* de Bernadette Bour (papier de soie peinture sur toile, 1992, Galerie Françoise Livinec), triptyque noir au fin déséquilibre. Et puisqu'il est aussi possible de regarder par les oreilles, on observera *l'Orphée des airs* ou *Bulbul orphée* (*Pycnonotus jocosus*), oiseau de la taille d'un merle, au dos brun ventre blanc crête noire et petite tache écarlate sur les joues, femme et mâle pareillement munis, dont le chant puissant a inspiré le compositeur Olivier Messiaen pour l'une de ses pièces *Oiseaux exotiques*, œuvre que présenta à Munich en 2017 la cheffe et compositrice grecque Konstantia Gourzi. Si l'oiseau inspira l'instrument et la main l'écriture, que peut inspirer le théâtre ?

COULISSES

ILS-ELLES TRAVAILLENT À L'ARRIÈRE DE LA SCÈNE,
DANS LES ATELIERS, LES BUREAUX, AFIN QU'EN LUMIÈRE TOUT EXISTE.
ALORS, POUR UNE FOIS, LES INVITER DEVANT.

BIANCA, NJOMZA, SARA, LES RESPONSABLES DU BAR (QUI EST AUSSI UN RESTAURANT).

Pour ce à quoi elles travaillent il n'existe pas de mot assez précis. Une cantine, un bar, mais aussi un lieu de discussions et de découvertes, un endroit où ce qui est à manger vient de leurs mains, un territoire où le temps est matière. Un restaurant, oui, mais dans un théâtre, c'est-à-dire avec le mouvement des spectacles, des spectatrices et des spectateurs.

Elles s'installent autour de la petite table, y rassemblent leurs mains. Elles sont de trois générations, de trois formes de gestes, de trois silences aussi, et autant de paroles. En leurs paumes le vent de l'été dépose encore sa présence, les poires sont de saison, les raisins mûrs, et il reste quelques tomates. On leur demande un mot, le plus précieux, et auprès des trois qu'elles offrent un nouveau se dessine, qui ne surprend pas mais qu'il n'est pas l'heure de dévoiler si vite car déjà l'une dit : « il s'agit de rechercher la poésie des choses », l'autre poursuit : « à la maison ma mère était brodeuse, mon père réparait les filets à poissons », et la dernière ajoute : « avant tout il y a la gourmandise, ça crée des souvenirs sur le bout de la langue ».

Tintinnabulent doucement en leurs voix, tandis que la conversation s'avance, des origines kosovares, italiennes, françaises, mais leurs regards sont lacustres, la lumière du lac et la terre des forêts s'y tiennent au-dedans. Surgit soudain le visage d'un enfant : « J'avais eu l'impression... comme si l'avait été maltraité, joufflu, avec une petite collerette qui l'enfermait... Je me souviens du pinceau qui s'approche de lui, de la délicatesse qu'il faut avoir, et le bien-être de ce moment, lorsque la lumière est redonnée. Restaurer ce qui est là, sous la poussière, c'était ça mon métier. » Bianca a été restauratrice d'art. Elle regardait avec une attention infinie ce qui avait disparu, qu'elle ranimait. Mais elle a aussi travaillé dans un EMS où « la qualité du soin » lui manquait, puis en des grands magasins, aux rayons d'alimentation, lorsqu'il s'agissait encore de transformer, de servir - « c'est cette belle histoire de la roue vous savez : on prend, on crée, on partage » - avant que n'arrive, balayant tout, la sous-traitance. Est venu le théâtre et « son contact humain ». Elle y est toujours. Njomza, la plus jeune, après des études de communication, a travaillé auprès d'institutions dédiées à l'enfance en souffrance, puis comme serveuse, et le mot de restauration revient. Alors Sara, qui n'avait rien dit encore, raconte ce voyage où, premier appareil photo en bandoulière, elle portait les chiens abandonnés. « Ce que j'aime dans la photographie, c'est sa capacité à saisir une perturbation, puis à recomposer un ensemble. » Restaurer ce qui manque traverse ainsi chacun de leurs récits. Étymologiquement le verbe signifie : redonner à quelque chose sa place ; à ce qui a été perdu : réoffrir. Autour de leurs mots premiers - Faleminderit (*merci*, en albanais), Amour, et Euphoria (*euphorie*, en latin) - s'est donc invité cet autre : réparer. Il leur va bien. De leur cuisine qui est autant buvette que restaurant, elles veulent faire un rendez-vous. Un foyer, feu autour duquel tout existe.

ENTRE LES FEUILLES EST UN PETIT RECUEIL DE TEXTES
PROPOSÉS PAR KARELLE MÉNINE, HISTORIENNE ET AUTEURE,
ET JOINT À CHAQUE SPECTACLE.